

ROMAN



COLLECTION
Désirs

Journal de l'impossible

Christophe Vieu



Editions

Chemins de tr@verse



sur Bouquineo.fr

Christophe Vieu

Journal de l'impossible

Aurore a décidé de rejoindre au Sénégal son père, dont elle est follement amoureuse depuis l'enfance, avec la ferme intention de lui avouer sa passion et de consigner ses impressions dans son journal de voyage. Mais elle découvre un homme froid et distant qui la traite comme une hôtesse ordinaire. Immergée dans un pays qui semble exalter ses sentiments et ses désirs, elle n'a d'autre possibilité que de se réfugier dans l'écriture et de vivre par les mots ce qu'elle n'osera jamais vivre dans la réalité.

Se mêlent à cette passion illicite, réprouvée par la société et qui alimente un fort sentiment de culpabilité, des fantasmes de fusion érotique, de domination et d'abjection à la hauteur de la singularité de ses désirs, désirs effrayants, étranges, comme si la nature même de ces amours interdites entraînait ceux qui les hantent sur les chemins déviés de la folie et de la perversion. Aurore, qui découvre qu'elle est peut-être venue voir son père pour lui faire payer son indifférence et sa goujaterie envers toutes ses maîtresses, est tentée de le tuer...

Direction éditoriale
Nathalie Vanmalle

Préface de l'éditeur

Ce roman de Christophe Vieu, tout comme ses nouvelles ou ses pièces de théâtre que nous apprécions tant, dégage un attrait dérangeant qui tient autant à l'histoire qu'il raconte qu'à la façon dont elle est racontée. Nous nous perdons nous-mêmes dans ce récit sensuel et violent de l'amour interdit d'une fille pour son père, qui nous emmène dans une Afrique ensorceleuse. Comme toujours, avec la subtilité dont il est coutumier, Christophe Vieu nous aspire, à sa suite, à la limite du supportable, du convenable et de l'acceptable, mais, fascinés, nous ne voulons le quitter sous aucun prétexte. Toujours prêt à nous faire endosser ses dérapages, armé d'une étonnante maîtrise d'un style iconoclaste, il nous guide, au gré de ce récit puissant, au cœur d'un univers humain effrayant mais nourrissant.

Nathalie Vanmalle et Yves Morvan

L'auteur

Quels que soient la forme ou le genre choisis, chaque livre, pour Christophe Vieu, répond au besoin d'affirmer le pouvoir des mots et de l'imagination. Ses personnages, en proie à un monde qui menace sans cesse de les assimiler, clament leur singularité ; ils sont au plus profond d'eux-mêmes marqués par la conscience de leur différence. Ses œuvres se nourrissent de ce conflit permanent entre deux forces contraires dont l'une veut dissoudre l'autre. Le rêve d'une vie fantasmée, les désirs de tout ordre, la part d'incontrôlable, se superposent aux images du réel, à ses limites, pour imposer finalement une sorte de réalité intermédiaire qui n'existe que dans le temps et l'espace de l'écriture et qui tient lieu aux personnages de refuge provisoire. C'est à cette conception très personnelle de la littérature et plus largement de l'art que nous convie cet auteur qui invente au fil de ses textes des univers décalés, à la fois familiers et lointains, mais toujours empreints de poésie et qui suscitent à parts égales effroi et fascination.

Editions
Chemins de tr@verse

sur



Toute diffusion de son contenu, sans l'autorisation expresse de l'éditeur, sous quelque format que ce soit, viole les lois relatives au droit d'auteur et expose le contrevenant à des poursuites judiciaires.

© Éditions Chemins de tr@verse, Paris, 2011

Isbn Pdf : 978-2-313-00292-6

Isbn Epub : 978-2-313-00293-3

Dépôt légal : Octobre 2011

Édition d'octobre 2011 (première édition)

Éditions Chemins de tr@verse – 2, rue Pierre Sémard – 75009 PARIS

Photo de couverture : © Galina Barskaya- Fotolia.com

Charte graphique de couverture : Claire Sidoli

CHRISTOPHE VIEU

Journal de l'impossible

ROMAN

ÉDITIONS CHEMINS DE TR@VERSE

À Alboury dont j'ai mis la patience à si rude épreuve !

*« Un livre doit être une hache pour la mer gelée
qui est en nous. »*
Franz Kafka

Je suis dans un Airbus, pour le moment j'imagine au-dessus de l'océan, plus très loin du Sénégal ; mais si Richard avait choisi l'Asie, Hongkong ou Shanghai serait aujourd'hui ma destination finale, aucune importance, la planète est minuscule pour ceux qui s'aiment. Incessamment, dans quelques minutes, il se lèvera et viendra me cueillir à l'aéroport dans un costume blanc (mon désir le pare de vêtements clairs taillés sur mesure, en soie qui sait, je me surprends à l'espérer), chapeauté peut-être, avec une ombre de barbe, la lèvre humide, voici que doucement j'en rêve, que mon romantisme de jeune fille l'auréole d'élégants appas et rehausse sa froideur naturelle de gestes prévenants, d'attentions délicates, de regards de velours. Aurore quittera alors son grand oiseau de métal, aux premières lueurs du jour, fatiguée, mais le cœur chamarré d'impatience. Un nouveau chapitre au seuil de ce jour commencera pour elle.

Il ne sait pas encore que j'ai rompu tous les liens matériels qui me retenaient si mollement à ma vie française, clôturé mon compte courant, rendu la clé de mon appartement et signalé à la poste qu'il était inutile de faire suivre le courrier, que je serai injoignable, inaccessible, disparue. J'ai dit à maman (Mathilde, c'est ainsi que je l'appellerai) que je partais en vacances, que je choisirai ma destination au dernier moment (c'est si courant aujourd'hui), que je prolongerai peut-être mon séjour sur mon

lieu de vacances, que cela dépendait, que j'avais besoin de prendre le large, de ne plus rien décider d'avance, etc. Une envie d'exotisme, est-ce que cela n'est pas plausible, légitime, après des années de bons et loyaux services à l'Université et une maîtrise de lettres sur Rimbaud ? L'espèce de policier grincheux qui contrôle les passeports à Roissy m'a regardée avec défiance, mais qui pourrait m'empêcher de m'envoler ? J'ai décroché les douze clichés qui tapissaient ma chambre parisienne, Richard à tous les âges importants de la vie. Le jour de ses premiers pas ; puis le jour de sa communion solennelle, quelque chose déjà dans la posture, une assurance sous-jacente, une coquinerie naissante sous le blanc de l'aube, un charme subtil et troublant, je ne sais pas, qui le désigne malgré lui et un reste d'innocence comme un futur tombeur ; quelques semaines après le divorce douloureux pour elle, ma mère, Mathilde, assis nonchalamment à la terrasse d'un café à Saint-Malo en débardeur rouge, sportif détendu après un combat d'où il est sorti vainqueur en dépit des humiliations subies, des cris, des reproches infligés pendant des mois par une chienne déchaînée qui voulait tout déchiqeter, tout détruire, enrageant de ne pas avoir eu sa peau. Déjà l'envie de partir, le regard embarqué dans un au-delà encore incertain, mais elle, son adolescente et provisoire conquête du moment n'en savait rien, la sottise, elle se donnait des airs de triomphe ! Sa crédulité m'a toujours paru si exaspérante que j'ai fini par déchirer la moitié du cliché où on la voyait poser assise dans une robe échancrée en lin, sûre de sa jeunesse et de sa beauté, dévorant des yeux celui qui un jour partirait sans elle, qui la forcerait à rejoindre bien malgré elle – et plus rapidement qu'elle pouvait alors l'imaginer – le triste

aréopage des disgraciées. Je suis heureuse, pas de ce bonheur visible et factice que les hôtes de l'air répandent ici sur leur visage comme on étale une crème autobronzante, corollaire de leur beauté dans une circonstance où l'on attend d'elles qu'elles en jouent ; non, d'une autre sorte de bonheur, profond, vaste, comparable en intensité à l'idée que je me fais du soleil africain, celui de pouvoir enfin le rejoindre et d'être bientôt à ses côtés en pleine lumière ainsi que je l'ai toujours voulu. Je n'ai rien voulu d'autre que cela de toute ma courte existence, mais à présent voilà, j'y suis, nous y sommes, le moment approche où nous allons pouvoir, à la fin de ce voyage, qui est un début, nous aimer, commencer ensemble une odyssee d'une autre sorte et faire un formidable pied de nez aux conventions, un colossal bras d'honneur à la morale. Il fallait que cela se passât ailleurs que dans les lieux connus, communs devrais-je dire, ailleurs qu'en France où les souvenirs nous traquent, où trop d'images traînent dans le labyrinthe de notre mémoire. Ici nous attend un théâtre vierge d'un passé qui ne nous encombrera plus et dans lequel nous pourrons jouer l'histoire de notre passion sous le regard complice du cyclope solaire.

J'aime finalement beaucoup l'idée de traverser la mer pour le rejoindre, d'une migration m'amenant dans une sorte de nouveau monde, nouveau dans le sens où il m'est étranger, n'évoque rien pour moi, et m'y voit pour la première fois, comme une personne neuve, donc. Qu'il soit au-delà de l'océan, et qu'il faille mériter de le voir, de voir Richard, qu'il soit la récompense au bout d'un long trajet, cela me grise, m'étourdit, m'enchanté. Je n'ai pas de

cadeau pour lui, surtout pas de souvenirs, je veux dire matériels, rien qui évoque ma vie d'avant, à moi, ou la France, qu'il a fuie, alors qu'il aurait pu rester ici (je veux dire *là-bas*), y réussir, un homme si brillant, si expérimenté, un tel capital de compétences, est-ce que ce n'est pas se gâcher ? Non, je vois dans ce choix la marque de l'aventure, le goût de l'errance, les hommes qui bougent beaucoup se cherchent, et qu'il cherche encore, lui, qu'il ne se soit pas installé dans une vie stable et convenue à Dijon ou dans les Hauts-de-Seine, dans un appartement de cent mètres carrés, qu'il ne se soit pas pétrifié dans des habitudes atones, fondu dans le marbre ou l'alpaga, je ne pourrais rien espérer de plus conforme à mon propre rêve de devenir celle qu'il a secrètement attendue toute sa vie et qu'il n'a pas encore trouvée.

En toute logique, peureuse de nature, pour un rien ébranlée, effrayée à l'idée même de pouvoir l'être, à la seule pensée du vide, du grand froid ou de la chaleur extrême, à la pensée qu'on m'expose à de terribles pour moi – et insignifiants pour d'autres – dangers, je devrais être en ce moment liquide de terreur. Savoir que ma vie est suspendue à deux réacteurs d'acier au-dessus d'un trou d'air de plusieurs milliers de mètres a quelque chose que ma sensibilité ne peut encaisser sans tressaillements. Je parviens à me calmer en imaginant combien ma peur paraîtrait ridicule à Richard, lui qui prend l'avion comme on prend la voiture, avec la même désinvolture, c'est du moins ainsi que je veux me le représenter. L'évocation de sa présence est un facteur d'apaisement, aussi efficace que n'importe quel narcotique puissant. Pas besoin de mots, moi qui leur donne souvent tant

d'importance, juste pour une fois le contact virtuel de sa main, et mon palpitant rasséréiné retrouve sa lenteur habituelle. Le pouvoir de l'amour est immense, décuplé par l'éloignement, magnifié par ce que l'on prête à l'autre de délicatesse, de beauté, de puissance et de charme en son absence, plus pressant invisible que nature, plus aimant qu'il est possible de l'être dans la réalité. Il agit, cet amour, à notre insu, par télépathie, je le vois bien ; et Richard serait sûrement le premier surpris s'il apprenait, s'il voyait jusques à quelles latitudes s'étend son influence. Lui qui ne m'a pas vue depuis si longtemps m'accompagne partout, me guide et me conseille, me console et depuis le décollage me rassure. Une religieuse rencontrée un jour dans les pieuses allées tracées autour des ruines de l'abbaye de Jumièges et avec qui j'avais eu un des plus riches échanges de l'esprit qu'il me fût jamais donné d'avoir, m'avait confié au détour d'une réflexion sur la présence physique de l'amour qu'elle sentait à chaque instant de sa vie le rayonnement du Christ en elle, et qu'au fond, où qu'elle se trouvât, elle n'était pas seule au monde. J'avais pensé à Richard, mais comment parler à une nonne du désir qu'on éprouve pour un homme qui vous a engendrée ? Je l'aurais choquée si je lui avais avoué alors qu'il me semble parfois que mon père est en moi, c'est-à-dire pour utiliser ce vocabulaire biblique qu'il siège dans mon âme, aussi sûrement que trône en toute sérénité ce Jésus aimé à qui la recluse a dédié sa vie ; mais aussi plus prosaïquement dans mon corps, à cet endroit précis où se loge le désir, et d'une manière qui m'en fait interdire l'accès à tout autre que lui, fût-il jeune, fût-il séduisant, comme la foi en une divinité unique exclut l'existence d'autres dieux. Il a pris alors des lignes

floues, présentant des écarts d'apparence avec le modèle vivant. J'ai tellement souffert de l'absence de Richard que j'ai fini parfois par le désincarner pour le mieux porter en moi, que je l'ai pour ainsi dire dématérialisé par la force des choses, pas définitivement, mais juste parce que, au fil des années, il s'est figé de fait dans une forme abstraite, aussi douce et aussi obsédante qu'un parfum, une image, une mélodie populaire si bien ancrée dans la chair qu'on la dirait innée, malgré les photos régulièrement regardées sous les draps qui me le rendaient par intermittence sous un aspect humainement désirable. Si j'avais la certitude que cette abstraction est préférable à sa présence, je la garderais bien cachée dans mes entrailles, mais à l'instar de la religieuse normande qui doit attendre avec une hâte gourmande le jour béni de la rencontre physique avec Jésus, possible seulement dans l'extase béate de la mort, j'espère, moi, le voir, et je suis heureuse d'y parvenir vivante en traversant le ciel. La vierge cloîtrée s'en défendrait, mais sa passion sacrificielle et pure n'est pas dénuée d'appétit sexuel. Il y a une différence entre Dieu et son fils, le premier est nourriture de l'esprit, le second corps tangible, craquant succédané d'amant qu'elle avale après l'avoir amolli dans sa bouche humide.

Le repas qu'on nous a servi tout à l'heure était d'une qualité assez correcte. Je ne trouve en général rien de bon, non parce que les aliments sont mauvais, mais tout simplement parce que je n'ai pas d'appétit. Je suis une mangeuse par nécessité, l'exact contraire d'un fin gourmet. J'envie les oisillons qui se livrent à cette saine curée dans le bec maternel avec une faim féroce. Moi,

je serais capable de me nourrir à même la bouche de Richard, d'y prendre des morceaux qu'il a mâchés, qu'il a tout imprégnés de ses sécrétions, humides de sa bave, tièdes de la tiédeur de sa langue, et de faire ainsi avec lui ce qu'aucune femme n'a osé faire et que l'idée seule peut-être d'un tel partage remplirait de dégoût.

Je me projette dans le futur immédiat. L'avion trace dans le ciel une ligne imaginaire entre mes deux vies, celle que je laisse derrière moi et la nouvelle dans une terre inconnue où tout me paraîtra peut-être plus facile, parce que moins enraciné dans l'Histoire, moins suspendu au jugement. Je rêve pour la première fois d'une Afrique inculte, pas abrutie non, juste ignorante, moins fanatique de la norme, et ce faisant plus tolérante, plus encline à intégrer les monstres, ou juste paresseuse à réfléchir et à condamner. Il y a sûrement au Sénégal d'autres urgences que celles de classer et de surveiller, d'uniformiser et de standardiser, comme nous le faisons en Europe, par ennui, pour combler le vide idéologique. Je trouve que ce que je m'apprête à faire là n'aurait pas été possible ailleurs, chez nous, dans notre vieux et poussiéreux pays de France, royaume de la ringardise et de l'étiquetage, empire du politiquement correct qui donne ses doctes leçons au reste du monde. Juge suprême, œil omniprésent, je me soustrais à ta vindicte. Je crois détenir à présent la raison du départ de Christophe Colomb. Il devait rêver en secret de se promener nu au milieu de femmes qui ne marcheraient pas corsetées et chapeautées, et il devait s'imaginer que les insulaires ont des bouches sensuelles et de grosses poitrines gorgées de

soleil ; que ce détail les rendait infiniment plus désirables que les Européennes qui, elles, toutes policées qu'elles étaient, répudiaient à se balader nues dehors et à promener leurs lèvres sur des prépuces violets. Et si le savant homme écœuré par ses contemporains, leur bêtise, leur pudeur, leurs principes, avait tout bonnement voulu se faire la malle, secoué par les hochements de sa libido ?

Notre avion se pose avec une facilité déconcertante, freine dans un vrombissement infernal et finit par venir se garer lourdement à une trentaine de mètres du bâtiment principal de l'aéroport, à côté d'un avion plus gros encore d'une compagnie américaine mais qui est vide. Tout à l'heure si rapide dans les airs, chacun de ses déplacements maintenant paraît gauche, lent, comme contraire à sa vocation véritable. Il s'immobilise enfin et les passagers autorisés à bouger se lèvent, mais sans hâte, leurs membres sont engourdis, paresseux, leurs gestes encore lourds de sommeil. À nouveau autour de moi on parle, la terre rendant aux gens toutes les préoccupations concrètes d'un voyage achevé, bagage à main à extraire de son placard, iPod à ranger dans le sac à dos, pull qu'on enlève en prévision de la forte température extérieure.

À l'issue de ce débarquement il y a Richard, quelque part dans le grand hall dont j'ai aperçu le toit tout à l'heure, qui attend. Les premiers instants vont être très importants, je le sais, la façon qu'il aura de me regarder, de m'embrasser, quelle part le désir jouera dans ce regard, quel effet auront sur lui cette robe à fleurs,

ce sourire, ma nouvelle coiffure, toutes les recherches commises pour être séduisante, la sensualité que je dégage, car je sais que je plais, que je peux plaire. Pas une tenue incendiaire, juste ce qu'il faut de tissu pour titiller le désir, suggérer que je suis émancipée. Rien ne serait plus malvenu qu'une chevelure trop domptée, signe extérieur de virginité, reliquat incongru d'une coquetterie d'adolescente. Je m'autorise aujourd'hui à avoir des fantasmes de jeune fille ordinaire, je ne veux plus rien m'interdire. À chaque fois que je suis choquée, c'est la civilisation en moi qui gagne. J'ignore si nous allons nous jeter dans les bras l'un de l'autre, si je vais avoir assez d'audace, devant un Richard un peu contrit, un peu hésitant, pour installer dès les premiers instants entre nous ce rapport tendre, que j'attends, qui est le seul possible et qui exclut tous les autres. Ma principale crainte est qu'il ne comprenne pas que ce n'est pas sa fille Aurore, la gamine d'autrefois qui l'appelait tout naturellement « papa », portait jupe courte et couettes, avait un cheveu sur la langue, collectionnait les accessits à l'école, qui vient aujourd'hui lui rendre visite, mais bien une amoureuse qui a nourri pendant des années son sentiment, l'a cultivé jusqu'à ce qu'il devienne ce fruit mûr que nous allons engloutir à pleine bouche, cette chose bonne et drue à consommer sous les draps entre adultes consentants. Passe devant mes yeux l'image d'un Richard pressé qui plante ses dents d'un blanc éclatant dans la partie supérieure de mon épaule, ce morceau de chair libre que laisse visible la couture de mon décolleté, avant-goût d'une plus profonde offensive, premier émoi avant l'assaut final. Pourtant, rien ne me permet de garantir sur la seule foi de ma jeunesse que j'emporterai la mise, aussi

jolie que je puisse lui paraître dans ma robe bariolée, africaine déjà. Je ne sais quel chemin d'honneur a creusé en lui la fierté du père, si la conscience du devoir va éveiller des velléités tardives de surveillance ou de conseil. Je ne veux rien moins que ces gestes convenus qu'un père a ordinairement pour sa fille, mais j'ai tout à parier que n'ayant eu autrefois, ni pour moi ni pour mon frère, cette attitude particulière faite d'attention et de bienveillance, il n'en fera pas davantage aujourd'hui la démonstration, ni ne se sentira forcé à jouer à contretemps un rôle qui n'était pas fait pour lui ou qu'il a refusé d'endosser en vertu d'un choix que plus personne ne lui demande de justifier. À l'inverse il s'attend peut-être à de vifs reproches, à des cris, une crise peut-être ; un véhément règlement de comptes arrosé de larmes, ponctué de sanglots, martelé d'apitoiements sur soi, avec des gifles, des coups, des faux départs qui sait, un scandale public à l'issue duquel je tenterais de le noyer dans ce purin que nous respirons depuis quinze ans. Il n'est pas exclu qu'en ce moment Richard qui nous a plaqués tous les trois ne soit pas en proie à de terribles angoisses à l'idée de retrouver celle qui pourrait bien lui tailler le plus beau costard de père raté de toute son existence.

J'espère juste que le vol ne m'a pas trop défraîchie. J'aime soudain cette inquiétude de femme qui est nouvelle pour moi. Je n'y échappe pas, aujourd'hui j'ai moi aussi le souci d'être belle. Du reste, pourquoi supposer que les hommes seraient exclus de ces efforts de séduction ? Je le verrai tout de suite, je saurai s'il a pensé lui aussi à l'impression qu'il pourra produire. Il n'est pas pensable qu'il se soit glissé dans n'importe quelle chemise, qu'il

ait enfilé le premier pantalon venu, juste passé la main dans ses cheveux brouillés par la nuit, d'un geste mécanique et imparfait, je m'interdis d'imaginer un tel enchaînement de négligences. Il aura pris sa douche, il va sentir le parfum cher, le gel, le luxe. Richard est le genre d'homme qui se fournit dans les magasins Duty Free, les boutiques élégantes pour une clientèle aisée. Je trouve du reste fantastique de le rencontrer justement dans un aéroport, lieu privilégié pour les coups de foudre, plaque tournante de la passion où chacun est en partance vers des destinations lointaines ; vers les rivages ensoleillés et miraculeux du sentiment amoureux jaillissant dans cet espace libre au détour d'un regard, où l'on croise deux cents visages à la seconde, où l'on se frôle et se guette, prêt à tous les départs, à toutes les aventures, disponible. Mes sens sont en éveil, caressés soudain par la vapeur chaude qui est comme un premier baiser lourd et collant sur mon visage. Je suis surprise de l'épaisseur de l'air qui m'entoure et de ce que je suffoque presque sous cette chape immobile et odorante que le revêtement du tarmac réfléchit. On voit même monter du sol noir de hautes vagues qui se dissolvent à mesure qu'elles s'en éloignent. Je sens ces ondes immatérielles caresser ma peau. Je m'abandonne à l'enivrante sensation d'être entourée, cernée, envahie par ce flux. En moi, le désir irraisonné poursuit son ascension, atomise toute résistance, l'impatience humide, chevillée au sexe, fait glisser hors de mon vagin des coulures tièdes qui souillent ma culotte. Je regarde le ciel qui paraît saturé de chaleur déjà, et qui est d'une blancheur de lait, imperméable et lisse comme un drap tendu. Les nuages obturent de ce linge opaque le soleil qu'on devine de feu, énorme, impérial

maître de séant. Étrange envie de me perdre dans ce lit céleste. Mon premier contact avec l’Afrique donne l’impression que je doive me soumettre au pouvoir de cet environnement qui me happe, me dicte sa loi, m’entraîne dans une région nouvelle où chacun semble d’abord exister par sa présence physique. C’est étrange, mais moi qui d’habitude me replie en moi-même à tout instant, il m’est avis que je ne peux en faire autant depuis que j’ai posé le pied par terre ; et qu’il m’est impossible ici de me déconnecter du temps présent, de séparer mon corps de l’élément où il vient de s’immerger. Cela doit être le propre des pays chauds. Je suis heureuse de ce changement qui inscrit ce voyage dans la réalité, transforme le mot Sénégal en entité vivante. À présent, je ne peux douter que ce pays existe et qu’il faut transiter par cette aérogare pour y pénétrer. Les gens qui sont autour de moi renforcent ce sentiment d’être ailleurs, à l’étranger, et je suis soudain vraiment consciente que j’ai quitté un monde pour un autre.

Moi : J’attendais ce moment-là depuis longtemps.

Richard : Combien d’années ?

Moi : J’avais huit ans, j’en ai vingt-trois fais le calcul.

Richard : Je ne t’aurais pas reconnue, sincèrement, je crois. Enfin je ne sais pas. Tu ne ressembles pas à ton frère, pas du tout. À ta mère, la bouche peut-être... J’espère que tu as pris des vêtements légers ? Il faisait quel temps à Paris ?

Moi : Je ne sais pas.

Richard : Tu vois, c'est l'Afrique, tous ces gens. Il faut surtout boire beaucoup, éliminer, mais jamais de l'eau du robinet. Pour le linge, c'est le boy qui s'en occupe.

Moi : Tu as toujours tes beaux cheveux noirs. Je peux t'appeler Richard ?

Richard : Tu devrais plutôt dire gris. Elle est de quelle couleur ta valise ? Tu en es où dans tes études ?

Moi : J'ai fini mon master.

Richard : Tu vas faire quoi ?

Moi : Je ne sais pas.

Il fait presque jour. Parfois il me regarde et il sourit gentiment. Il y a toutefois quelque chose de lointain dans ses yeux. Je ne dirais pas que cela me gêne, mais je l'ai remarqué. Le jour fait ressortir sa virilité. Ne retire rien de cette distance qui incite à la prudence sans que soit désamorcée, bien au contraire, la fascination qu'il inspire. Je comprends à présent beaucoup mieux les maîtresses et tout le tremblement. Pourquoi il en est là, à cinquante balais. En tout cas, il ne les fait pas. Et moi si mûre, si adulte déjà, je peux allègrement me rajouter cinq ans sur les épaules, alors où est le problème ?

Richard : Au bout d'un certain temps, ici, tu t'emmerdes un peu.

Moi : Il y a beaucoup de choses à voir, d'après ce que tu dis.

Richard : Oui, mais une fois que tu les as vues, tu fais quoi ? Tu travailles. Tu travailles de plus en plus.

Moi : En France aussi il y a plein de gens qui s'emmerdent.